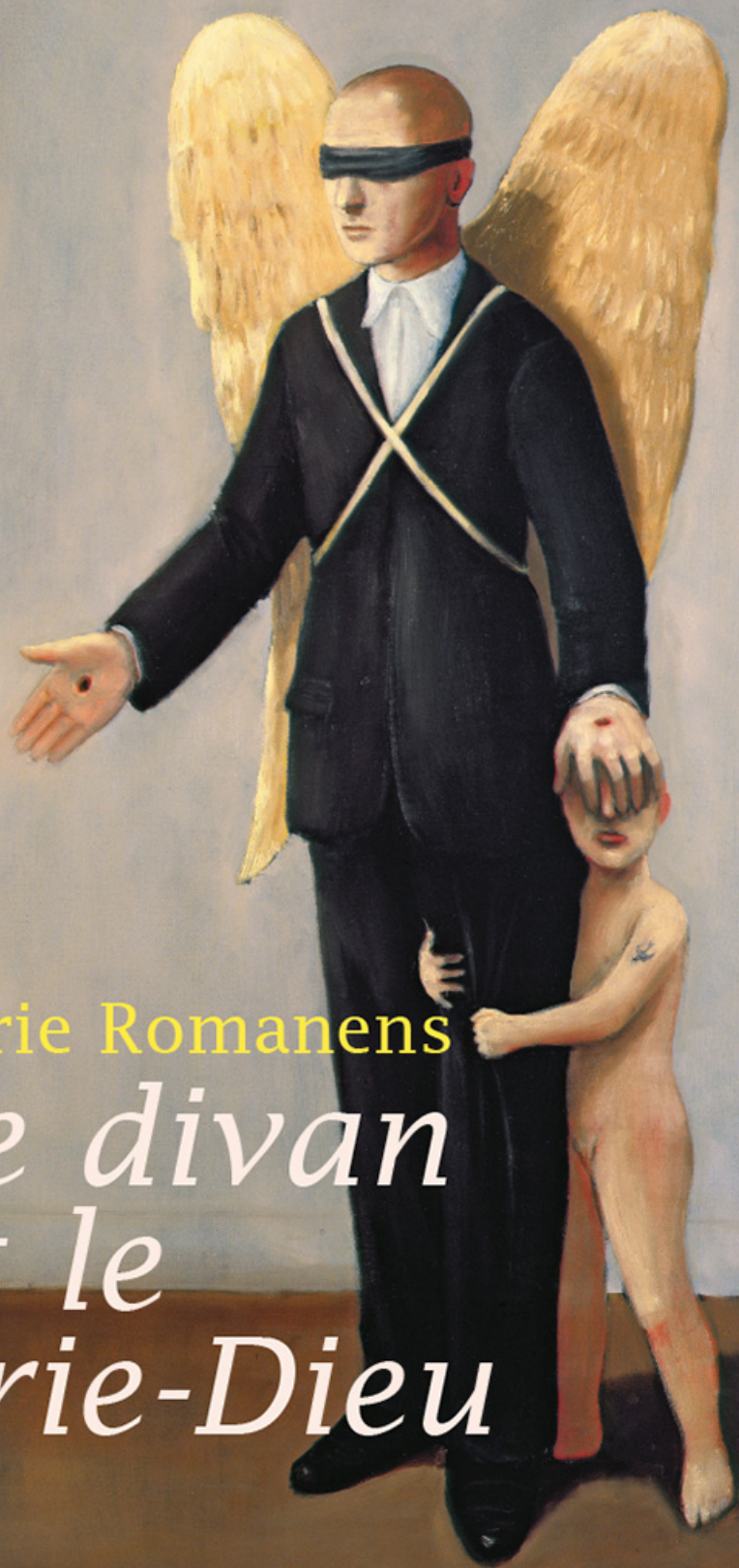


desclée
de
DDB
brouwer

Marie Romanens
*Le divan
et le
prie-Dieu*



Le divan et le prie-Dieu

Marie Romanens

Le divan et le prie-Dieu

Psychanalyse et religion

Préface de Jean-Paul Guetny

Desclée de Brouwer

Préface à la deuxième édition

« Comment permettre le dialogue entre psychanalyse et religion ? » Tels sont les premiers mots de cet ouvrage, publié pour la première fois il y a plus de huit ans maintenant. Telle était la question que je soulevais à l'époque. Assurément le souci qui était le mien venait rejoindre celui d'un grand nombre puisque les réactions ne se firent guère attendre. J'ai été invitée à venir échanger avec différents milieux religieux, surtout chrétiens mais aussi juifs, bouddhistes et musulmans. Tous se sont montrés avides de ce dialogue.

Leur intérêt pour les connaissances psychanalytiques m'est apparu double. D'abord, les croyants mesurent que ces connaissances sont susceptibles de leur apporter une aide dans l'acquisition d'un plus grand discernement quant aux comportements des êtres humains, surtout quand ceux-ci se disent mus par des aspirations religieuses. Ensuite, grâce à l'oreille psychanalytique, ils espèrent entendre dans les textes sacrés une parole plus vivifiante pour eux-mêmes qui puisse les rejoindre dans l'intimité de leur personne.

Il va sans dire que la recherche d'un meilleur discernement va de pair avec la prise de conscience du risque de se leurrer qui infiltre tout domaine religieux. Comme on souhaite ardemment sortir des impasses, souvent violentes, dans lesquelles les propos dogmatiques conduisent, on se tourne vers la psychologie et la psychanalyse pour mieux comprendre les ressorts des comportements humains et faire le tri entre les enjeux purement personnels, d'ordre passionnel, et les véritables aspirations spirituelles.

On réalise, par exemple, que ce qui peut être présenté comme *a priori* bon, généreux, saint... ne l'est pas forcément. Au cours d'une rencontre entre pasteurs où j'étais invitée à parler de l'impact nocif ou bénéfique de la parole, une personne s'est adressée directement à l'assemblée au moment du débat. Devant tous ces hommes et femmes, chargés dans leur ministère de transmettre la parole divine, elle a évoqué le danger de présenter Dieu comme totalement aimant : « Il faut être prudent quand on dit : "Dieu va vous pardonner", ou : "Dieu pourvoira"... Il y a une façon d'invoquer la soi-disant toute-bonté de Dieu qui empêche d'écouter la souffrance d'autrui. » Prudence et lucidité sont donc convoquées : il s'agit de ne pas se laisser aveugler par de « bons sentiments » et un vouloir-bien-faire qui nuisent à la rencontre véritable avec l'autre.

Il apparaît que la position d'observateur, pour reprendre le terme employé par les spiritualités orientales, est activement recommandée. Prendre de la distance, s'arrêter pour écouter ce qui joue en soi, ses passions, ses besoins profonds et ses peurs les plus premières, s'ouvrir à ce que l'autre a à nous dire : par cette attention constante aux mouvements émotionnels qui nous animent, aux raisons profondes qui nous font agir, une véritable voie ascétique se dessine pour une vie spirituelle plus authentique.

Dans mon périple, j'ai été particulièrement émue d'entendre des personnalités du monde islamique parler de la nécessité d'un certain relativisme afin d'échapper au piège de la violence. L'écoute de l'inconscient, autrement dit de ce qui parle au fond de soi, et l'écoute d'autrui nous apprennent que rien ne saurait être érigé en vérité absolue. La parole révélée n'a pu l'être que sous une forme donnée, à un moment donné. Elle nécessite d'être réinterprétée en fonction de l'époque dans laquelle nous vivons, en fonction même de la situation qui est la nôtre, en fonction de notre constitution psychique actuelle.

L'autre intérêt manifeste pour le dialogue entre psychanalyse et religion m'est vite apparu : un besoin de revitalisation de la parole

transmise par les Écritures trouve, semble-t-il, réponse dans cette confrontation entre les deux domaines. Plusieurs personnes croyantes se sont montrées particulièrement concernées quand j'ai parlé des analogies découvertes entre les deux discours. Elles m'ont signifié qu'elles désiraient creuser davantage la question. Ces hommes et ces femmes éprouvent le besoin de se sentir rejoints au cœur même de leur existence par le message révélé. Réaliser qu'il n'y a pas de séparation, que la vie est la voie même d'accomplissement, que ce n'est pas pour un au-delà, un ailleurs inatteignable. Non, c'est là, dans la chair, dans le quotidien, dans le présent, au plus vif de ma relation à moi-même et de ma relation aux autres.

Mais où sont passés les « psy », me direz-vous ? Si je n'ai pas eu l'occasion d'en rencontrer beaucoup pour échanger avec eux, j'ai assisté à la poursuite d'un mouvement qui petit à petit fait son chemin. La tendance dogmatique qui a affecté pendant toute une période la sphère psychanalytique continue à être sérieusement malmenée. Dans un ouvrage intitulé *Le besoin de croire*, Sophie de Mijolla-Mellor questionne abruptement : « Qu'avons-nous fait, près d'un siècle après, de cette dimension authentiquement antireligieuse de la psychanalyse¹ ? » Pour faire face à un fond normal d'angoisse existentielle, l'être humain éprouve la nécessité de se donner une représentation du monde. Mais celle-ci risque de prendre rapidement une tournure dogmatique quand elle n'est pas suffisamment contrebalancée par le doute. La croyance en la psychanalyse n'échappe pas à la règle !

Jean-Bertrand Pontalis va plus loin en s'interrogeant : « L'inconscient serait-il pour les psychanalystes la version laïque d'un dieu caché qu'on ne peut palper, voir – lui, l'irreprésentable – que lorsqu'il prend corps, qu'il est là, aussi présent qu'inaccessible en soi² ? » Certains psychanalystes qui appartiennent aux milieux les plus orthodoxes paraissent cheminer vers ce que l'on appelle

1. Sophie de Mijolla-Mellor, *Le besoin de croire*, Dunod, 2004, p. 69.

2. Jean-Bertrand Pontalis, *Fenêtres*, Gallimard, 2000, p. 76 à 78.

aujourd'hui une « spiritualité laïque ». La distance qui les sépare de l'intuition jungienne se réduit dès lors considérablement, même si les concepts théoriques sur lesquels ils s'appuient diffèrent encore grandement. La question de l'expérience du sacré n'est plus aussi taboue pour eux, comme en témoigne Catherine Parat dans son ouvrage *L'inconscient et le sacré*. « Il existe [...] une réalité que nous ne pouvons pas ignorer... Nous ne pouvons que reconnaître l'existence d'êtres en dehors du commun à qui, peut-être, une certaine expérimentation a permis de devenir tels. Cette expérimentation conduirait à la perception de ce que de grands mystiques et philosophes appellent l'«Esprit³». »

L'étude des textes sacrés, inaugurée par Françoise Dolto, se poursuit sous l'impulsion d'autres auteurs, tel Marc-Alain Wolf, Gérard Lopez, Nicole Jeammet, Didier Dumas⁴... Enfin, dans un cadre différent, il faut signaler la parution en français du remarquable ouvrage de John Welwood, *Pour une psychologie de l'Éveil*⁵. L'auteur, adepte de la voie bouddhiste en même temps que psychologue et psychothérapeute, s'attache à réunir l'approche personnelle psychothérapeutique et l'approche « supra-personnelle » spirituelle en décrivant leurs écueils respectifs.

Pour ma part, ces quelques années traversées depuis la parution de mon ouvrage n'ont fait que me confirmer dans la conviction intime que l'axe central de l'existence est spirituel. Tout en étant athée, Freud a développé un savoir qui s'inspirait de manière invisible des écrits sacrés. Si la démarche d'introspection peut prendre pendant tout un temps l'avant de la scène, en raison de la nécessité dans laquelle on se trouve de mettre le doigt sur quelques vérités essentielles à propos de soi-même, ce qui prime est en

3. Catherine Parat, *L'inconscient et le sacré*, PUF, 2002, p. 95 et 97.

4. Marc-Alain Wolf, *Un psychiatre lit la Bible*, Cerf, 2005 ; Gérard Lopez, *Le non du fils*, Desclée de Brouwer, 2002 ; Nicole Jeammet, Chapitre V de *Amour, sexualité, tendresse. La réconciliation ?*, Odile Jacob, 2005 ; Didier Dumas, *La Bible et ses fantômes*, Desclée de Brouwer, 2001.

5. La Table ronde, 2003.

réalité ailleurs, un ailleurs qu'elle ne fait que servir. Les soufis parlent du cœur comme d'un miroir qu'il nous faudrait nettoyer des impuretés qui le salissent. La démarche de connaître nos blessures les plus profondes et nos peurs les plus ancrées grâce à l'exploration psychothérapeutique ou psychanalytique réalise en Occident les conditions de ce nettoyage. Mais l'éclat du soleil que le miroir est appelé à refléter existe indépendamment d'elle. Tourner nos cœurs vers sa lumière ne peut que permettre à l'astre de faire fondre chaque jour davantage ce qui n'est pas lui.

M. R.

Préface

« Cherche psychanalyste désespérément. » Tel était mon leitmotiv il y a plus de cinq ans. J'étais en quête d'un(e) psychanalyste – pas pour moi, pour ma publication. J'avais en effet saisi que le « facteur psy », comme aurait dit Malraux, avait de beaux jours devant lui. Je voulais établir des ponts entre psychanalyse, spiritualité et religions. Qui serait le « pontife » ?

Ne trouvant pas l'oiseau rare, je consultai un ami qui n'était pas sans sagesse ni relations. Il me conseilla de m'adresser au docteur Marie Romanens. Ce que je fis, au terme d'une équipée ferroviaire. La pressentie me fit bon accueil, mais ne se laissa pas si facilement convaincre. Ne préparait-elle pas un livre sur le sujet qui me préoccupait ? Je m'efforçai de transformer l'objection en argument favorable, prétextant que l'exercice journalistique assouplissait la plume et rapprochait du public. Victoire ! À partir de mars 1995, Marie Romanens commença une chronique dans L'Actualité religieuse. Intitulée « L'inconscient dans l'actualité », elle devint « Chemin vers soi » à l'apparition d'Actualité des religions, en janvier 1999.

Le divan et le prie-Dieu, psychanalyse et religion : le livre, qui a fait l'objet d'une longue gestation, nourrie de multiples rencontres avec des patients, d'un nombre considérable de lectures, d'épisodes de confrontation interdisciplinaire, voit aujourd'hui le jour et je m'en réjouis. Par l'étendue de son érudition, surtout dans le secteur psychanalytique, par sa netteté de pensée, par sa qualité pédagogique, l'ouvrage rendra service à de nombreux lecteurs.

Des « maîtres du soupçon », pour parler comme Paul Ricœur, Freud est sans doute celui qui a le mieux vieilli, même si, périodiquement, on

annonce la disparition prochaine de la discipline issue de lui. Marie Romanens résume avec pertinence la « brèche » qu'il a ouverte : « La psychanalyse, écrit-elle, se veut libératrice en permettant la résolution du transfert et le dégagement des forces aveugles qui maintiennent dans la dépendance. Dans l'intimité de la cure, "les mots pour le dire" ouvrent des portes verrouillées, renversent les prisons invisibles et dessinent des espaces larges et inattendus. »

La psychanalyse, cette pratique de liberté, a d'abord été fraîchement reçue par les institutions de tout acabit, dont un des rôles est de défendre l'ordre. Les religions n'ont pas failli à la règle. La juive, la chrétienne hier, la musulmane aujourd'hui. Reconnaissons que Freud ne s'est pas montré tendre à leur égard. N'a-t-il pas fait dériver les besoins religieux de « pulsions infantiles qui ont été réprimées au cours de la période œdipienne » ? Marie Romanens débusque les préjugés scientistes de Freud, la tendance réductrice de ses théories concernant la démarche religieuse, la dérive qu'a pu subir la psychanalyse à sa suite, avec ses gourous autoproclamés, ses quasi-dogmes et son côté missionnaire.

Mais pouvait-elle se contenter de faire la critique de la critique, de soupçonner le soupçon ? Non, et c'est en dépassant le strict point de vue de l'apologétique religieuse qu'elle nous éclaire le plus. D'une part, nous dit-elle, la psychanalyse ne cesse d'évoluer et de se diversifier, comme les religions elles-mêmes. De l'autre, les psychanalystes font le ménage dans leur propre maison, corrigent leurs égarements, évoluent vers une plus grande modestie et même une sorte d'« apophatisme ». Ainsi font aussi certains théologiens. De vieilles barrières tombent, de nouvelles complicités s'établissent. Je suis frappé de tous ces prêtres, de Maurice Bellet à Denis Vasse en passant par Eugen Drewermann, qui se mâtinent de psychanalyse. Tout comme de ces analystes patentés qui, à la suite de Françoise Dolto, passent au crible de leur approche les textes sacrés ou les témoignages des mystiques.

Je ne voudrais pas déflorer les multiples connexions que Marie Romanens établit entre démarche analytique et aventure spirituelle. Elle le fait « sans confusion ni mélange ». Mais la lecture tonifiante de

son livre m'a renvoyé à mon vieux théologien préféré, Dostoïevski. Tout le monde a plus ou moins entendu parler de la Légende du Grand Inquisiteur, qui se trouve dans Les Frères Karamazov. Un jour, au XVI^e siècle, Dieu décide de revenir sur terre. Le voilà donc à Séville, en Espagne, où « le cardinal Grand Inquisiteur a fait brûler, d'un seul coup, ad majorem Dei gloriam, presque une centaine d'hérétiques, dans un « magnifique autodafé ».

Jésus apparaît, accomplit des miracles, est reconnu par la foule. Ça fait un peu désordre. Les prêtres n'aiment pas beaucoup que leur autorité soit ébranlée. Le Grand Inquisiteur met le holà. Le thaumaturge est arrêté. Dans sa prison il descend le visiter et lui adresse un étrange discours, un monologue, car « l'accusé » reste muet. « Pourquoi es-tu venu nous déranger ? » demande-t-il d'emblée. Et les griefs se précisent : « Tu veux venir dans le monde, poursuit le Grand Inquisiteur, et tu viens les mains vides, en leur promettant (aux hommes) une liberté qu'ils ne peuvent pas comprendre dans leur simplicité et dans leur anarchie innée, une liberté qu'ils craignent et qu'ils redoutent, car il n'y a jamais rien eu de plus intolérable pour l'homme et pour la société humaine, que la liberté¹ ! »

Intolérable mais précieuse liberté ! S'il y a un terrain d'entente possible entre psychanalyse et spiritualité, c'est bien celui-là. Car chacune, à sa manière, travaille à la libération de l'homme, lui permet de se mettre à l'écoute de « ce qui parle d'inconnu » en lui.

Jean-Paul GUETNY.

1. Traduction de Cyrille Wilczkowski, texte présenté par Michel del Castillo, Desclée de Brouwer, « Carnets », 1993.